

Article paru dans

## **Le personnage d'Antigone : une approche poétique de l'androgynie**

par Christiane CHAULET ACHOUR (UCP-CRTF)

« Dans mon *Antigone*, il y a des passages où elle est pleinement femme, d'autres où elle est plutôt androgyne, ceci souvent dans les passages épiques. Alors que j'ai vécu avec des femmes très féminines, ce côté androgyne que je retrouve un peu dans l'orientation de notre société correspond certainement chez moi à un désir inconscient »<sup>1</sup>.

La réflexion que je présente aujourd'hui est une simple lecture. Non pas celle d'une spécialiste – je ne suis pas spécialiste d'Henry Bauchau et je pourrais même dire que je suis très éloignée de la plupart de ses centres d'intérêt et de ses références<sup>2</sup> –, mais d'une lectrice avec laquelle il a réconcilié Antigone. Réconcilier dans le sens où il lui a permis de l'inclure positivement dans l'antériorité des figures emblématiques et des mythes – Isis, l'Égyptienne, la protectrice ; Médée, la Colchidienne, la Barbare ; Cassandre, la Grecque, l'inquiétante ; Shahrazade, l'Arabo-persane, la voix du désir –, figures qui obligent à réfléchir à l'humanité de l'humain et qui nous poussent à outiller autrement filiations et modèles lorsqu'on veut réinscrire la question des femmes dans la culture.

Antigone était jusqu'à ma lecture du roman de Bauchau, la figure un peu psycho-rigide de la vierge absolue proposée en modèle aux jeunes filles récalcitrantes au statut féminin et qui pouvaient ainsi s'accomplir sans trop déranger la cité, celle qui refusait la vie au nom d'un foi dépassant l'humaine condition. J'ai bien lu Sophocle et l'ai enseigné, comme Anouilh et Brecht ; j'ai bien lu Georges Steiner et toutes les citations qu'il nous donne de ce fabuleux parcours du mythe à travers le monde occidental ; j'ai lu Virginia Woolf et l'orientation féministe qu'elle donne à la figure d'Antigone dans *Trois Guinées* en 1938. Et dans mes lectures d'aujourd'hui, loin de la Grèce et d'Henry Bauchau, je la vois s'imposer sous des plumes inattendues au regard d'une vision étroite des flux culturels et civilisationnels.

---

<sup>1</sup> - Henry Bauchau, *JOURNAL d'Antigone (1989-1997)*, Actes Sud, 1999, p.496. Cf. aussi : « Antigone est un personnage féminin avec, comme souvent chez moi, une forte composante masculine, la route correspond à cela. C'est sa vocation [...] Dans mon second roman, Antigone ira d'échec en échec pour finalement connaître une victoire au-delà de la mort, par la transmission, par le théâtre. Antigone reste vierge, ce qui n'est plus valorisé. Mais c'est ainsi que je la vois, qu'elle « est » en moi. Je ne puis rien contre ce fait. Elle n'est pas insensible au désir des hommes, ni au sien, mais elle est appelée à autre chose. Mes personnages ne sont pas moi, ils s'en nourrissent, ils sont, ils deviennent eux-mêmes » (p. 396-397). Il n'est pas sûr que « la route » soit à référer à une composante masculine. On voit dans de nombreuses écritures féminines et celle, très exemplaire d'Andrée Chéhid, que marche/route/chemin sont des gestes et espace de femmes qui, d'une manière ou d'une autre, rompent avec la tradition de leur temps. La route et la marche sont les signes même d'une féminité qui s'invente.

<sup>2</sup> - Pourtant, en 1995, H. Bauchau évoque une amitié trop précocement interrompue, avec Jean Amrouche (p.377) et au 1<sup>er</sup> mars 1995 (p.389), il note qu'il se rend à la réunion de AIDA (Aide aux Artistes opprimés) « relancée pour venir en aide aux artistes algériens [...] J'ai voulu y aller car je ressens toujours le lien profond qui nous unit à l'Algérie. Je vois Ariane en arrivant, je rencontre aussi Hélène Cixous et Jacques Derrida. »

Simple lectrice, je voudrais donc isoler trois passages du *Journal d'Antigone*, passages écrits alors que le roman est presque conçu et qu'il se dirige vers sa clôture<sup>3</sup>. Ils me semblent importants, dans l'optique que j'ai choisie pour cette intervention.

Au centre du *Journal* et à la suite d'un entretien suivi à la TV entre Georges Duby et Geremek, Henry Bauchau note :

« Dans les inspirations de la nuit précédente, ce qui me semble neuf c'est la place d'Antigone dans l'histoire des femmes. La liberté est toujours représentée comme une femme et une mère. Antigone est seulement fille et sœur et amante. Sa virginité semble nécessaire aux actes de liberté qu'elle pose en ne s'inclinant pas devant la pression sociale qui agit si fort sur nous.

Très bel entretien à la TV entre Georges Duby et Geremek. Ils estiment à la fin de l'émission que la révolution des femmes en Occident est peut-être l'événement social le plus important de ce siècle. C'est depuis le temps où Mao disait, de façon si belle, que la femme est la seconde moitié du ciel, ce que je pense aussi. La façon dont j'ai parlé, et parlerai encore, d'Antigone est peut-être ma pierre ou mon caillou, dans l'édifice de cette révolution.

Patrick m'a demandé pourquoi je m'intéressais tant à Antigone. Je lui ai dit que le personnage avait grandi en moi et dans mon roman pendant que j'écrivais *Œdipe sur la route*. Je ne la voyais pas si importante en commençant. Je la vois maintenant indépendante d'Œdipe et de Cléos, comme de ses frères, de Créon et de Thèbes. Elle aime mais ne dépend pas. Elle fait voir une façon d'être plus humaine, elle meurt non pour Polynice mais pour transmettre à Sophocle et à nous ce qu'elle est devenue, ce qu'elle a acquis dans sa longue épreuve avec Œdipe et ses efforts vains pour éviter l'affrontement et la mort de ses frères. Ce qu'elle nous transmet c'est une vision plus juste, plus complexe aussi des rapports entre l'homme et la cité. Une vision plus libre de la femme, de sa pensée, de son cœur et de l'énergie douce qu'elle peut déployer. Elle est celle qui sait que pour dire totalement oui à la vie il faut parfois être capable de dire non à l'événement et à la collectivité. Elle demeure une image essentielle et une des raisons de fierté de notre civilisation »<sup>4</sup>.

Et quelques pages plus loin :

« Il m'a interrogé sur Antigone et ce qu'elle représentait pour moi. Je ne lui ai pas dit, ce qui est vrai, que j'en suis d'une certaine façon amoureux et que cette intimité entre nous éclaire ma vieillesse. Par contre j'ai dit qu'elle était pour moi la plus haute et étonnante figure féminine de la tradition grecque. Seule, dans la tradition judéo-chrétienne la Vierge Marie a la même stature. Mais Marie existe par et pour son fils, elle ne parle qu'à travers lui. Antigone dit sa propre parole. Elle décide elle-même de suivre Oedipe, elle ne le décide pas d'ailleurs, elle le fait. Elle y va. Elle décide de retourner à Thèbes alors qu'elle pourrait rester à Athènes. Dans sa lutte avec Créon elle ne conteste pas la loi de la cité qui est alors la loi des hommes. Elle affirme seulement qu'il y a une loi plus haute et qu'en tant que femme elle entend la suivre. Elle reste encore aujourd'hui un modèle de ce que pourrait être une pensée, une éthique, une action féminine délivrée des modèles masculins qui pèsent encore tant sur les femmes.

En face d'Antigone un homme peut entrer dans une colère meurtrière comme Créon, il ne peut plus craindre d'être victime de sa séduction ou de sa ruse »<sup>5</sup>.

Enfin :

« Entre Antigone et Ismène. Le non croissant d'Antigone et le oui croissant d'Ismène.

Je m'interroge : est-ce que ce non que je n'ai jamais prononcé, est en moi ? Est-ce que c'est un non à la vie comme elle va et que pourtant j'accepte, pour un oui à l'œuvre ?

Il me semble que le non est en Antigone, dans la mesure où elle m'échappe. C'est un non aux hommes. Non, je ne veux pas être comme eux, même pas comme ceux que j'ai aimés : Œdipe, Cléos, Hémon, les deux frères. Non, non, je ne veux pas être comme eux. Et toi Ismène qui portes un enfant, tu ne le veux pas non plus.

---

<sup>3</sup> - Il me faut encore préciser qu'après la lecture du roman, c'est celle du *JOURNAL d'Antigone* qui a monopolisé mon intérêt et, sans m'interdire de citer le roman, c'est surtout ce deuxième volet de l'œuvre qui me retient dans cette contribution.

<sup>4</sup> - Henry Bauchau, *JOURNAL d'Antigone (1989-1997)*, pp.250-251.

<sup>5</sup> - H. Bauchau, *Op. cit.*, p.256.

Tu veux faire une œuvre de vie, pas de mort, pas de puissance, pas une cité avec son or, son armée, ses prisons. Non, rien qu'un tout petit enfant qui veut naître de toi. N'apportant rien. Rien que sa vie »<sup>6</sup>.

Différents points peuvent être notés dans ces trois extraits :

- 1- La nouveauté que représente Antigone dans l'Histoire des femmes en Occident. Le « notre » d'H. Bauchau apparaît comme un « notre » de modestie pour ne parler que de la culture qu'il maîtrise et où il s'insère car on le voit aussi citer des écrivains du passé d'une autre civilisation comme Omar Khayyam. Cette nouveauté est sa liberté étroitement liée à sa virginité car elle n'est ni mère ni femme. Symbole où peuvent se reconnaître homme et femme puisque le corps de vierge d'Antigone n'a pas reçu d'empreinte masculine transformant sa féminité indécise en féminité affirmée.
- 2- Antigone s'impose malgré les hommes et non par eux. Elle est indépendante. Elle aime sans posséder, elle aime sans dépendre.
- 3- Elle est humaine car transmettrice d'une expérience existentielle acquise aux côtés d'Œdipe et de Cléopâtre. Il n'y a pas négation de l'interactivité Féminin/Masculin mais redimensionnement du rapport à la filiation et à la masculinité.
- 4- Elle est humaine car elle lutte contre la violence et la destruction, se dégageant de l'événement pour manifester l'essence même du l'humain ; mais qu'en même temps, elle doit lutter contre la violence qu'elle sent monter en elle, dans certaines circonstances.

Toutes ces caractéristiques ainsi reformulées composent l'approfondissement et l'originalité de l'Antigone créée par H. Bauchau par rapport à ses devanciers<sup>7</sup>.

### ***D'une possession***

Dans son *Journal d'Antigone*, H.B. répond très tardivement au choix de l'Antiquité sans doute parce que c'était une question déjà abordée ailleurs et qui lui a été souvent posée :

« J'ai fait cette nuit un rêve où apparaissaient des chevaux blancs, des Indiens superbes et un quartier de ville américaine où on avait réédifié des maisons, une église gothique, des monuments achetés en Europe et qui me donnaient une impression de mort. Ce rêve m'interroge, je me demande s'il ne conteste pas le choix que j'ai fait, avec Œdipe et Antigone, de thèmes antiques qui auraient ce caractère de reconstitution factice. Il y a en moi une interrogation sur ce goût du passé. Pourtant si le cadre des deux romans est antique, les thèmes sont ceux de

---

<sup>6</sup> - H. Bauchau, *Op. cit.*, p.428.

<sup>7</sup> - Nous ne pouvons nous attarder ici sur toutes les lectures, films et spectacles que l'écrivain en travail évoque et qui montre l'extrême considération qu'il a pour les autres « lectures » : p.40, il évoque une conférence de P. Lacore-Labarthe à l'UNESCO dont il retient trois formules – p.67 (18-11-1990) il note son impression dominante à l'*Iphigénie* d'Ariane Mouchkine : « Tout ce que j'ai vu jusqu'ici des tragédies grecques tenait de la reconstitution. Avec Ariane nous sommes dans un présent qui se souvient. Elle a tenté et atteint le plus difficile ». P.93 puis 106, ce sont les noms de Lacan, de Kafka, de Bataille, de Foucault qui surgissent. Il compare par deux fois son rapport à Antigone à celui de Yourcenar et d'Hadrien (p.161 et 274). P. 184, c'est au tour du film de Straub et Huillet. Il pense qu'il faut qu'il relise Bonnard (p.265) et Thucydide (p.291). Il achète un livre sur les anorexiques et y trouve un chapitre sur *Antigone* (p.213). Lorsqu'il cite Hölderlin, c'est pour retenir son idée centrale : « "le mode de cheminement dans *Antigone* est celui d'une insurrection". En lisant cette phrase d'H., j'ai pensé que *L'Insurrection* pourrait être le titre de mon livre ».

notre époque. Les écrivains de la Renaissance et du XVII<sup>e</sup> siècle n'hésitaient pas à traiter des problèmes de leur temps à l'aide de sujets antiques qui avaient à leurs yeux plus de grandeur que ceux de leur époque »<sup>8</sup>

« Reconstitution factice », « goût du passé » : les mythes anciens peuvent-ils interpeller notre présent ? La réponse d'H. Bauchau est évidemment affirmative et notre lecture ne peut que corroborer cette affirmation. Pour lui, les mythes aident à vivre<sup>9</sup>, conviction qu'il partage avec le grand analyste et conteur des mythes qu'est Pietro Citati<sup>10</sup>. A la date du 20 mai 1993, Henry Bauchau écrit :

« Les mythes, et les grandes figures qu'ils animent, vivent et agissent encore en nous sans que nous le sachions. [...] »

Ainsi en est-il de l'existence, ici et maintenant, d'Antigone.

Si « la poésie est partout » - ce que je crois vrai - il est naturel de parler d'Antigone à une époque qui, comme Œdipe, s'aveugle peut-être afin de devenir voyante. En un temps où, des frères ennemis - comme les siens - se détruisent dans de terribles guerres civiles.

Si « le poète est ailleurs », il ne peut l'être que dans un lieu où on ne ferme pas son cœur ni ses oreilles à la colère désordonnée du monde. A la souffrance, aux mouvements souterrains qui tentent de l'arracher aux divagations de l'absurde, Antigone devait donc lancer son cri qui n'accepte pas et transmet l'intraitable espérance »<sup>11</sup>.

Si Antigone, déjà présente dans *Œdipe sur la route*, s'imposait presque d'elle-même, elle est devenue une présence obsessionnelle au-delà du premier roman<sup>12</sup>. Les personnages habitent le romancier, il doit faire parler Antigone et avant même de se décider véritablement à l'écriture, la figure d'Antigone le hante<sup>13</sup>. Et sa solitude de créateur, déjà partagée par toutes les lectures faites, est accompagnée par tous ceux qui partagent la « fraternité » de ceux pour qui Antigone est chère<sup>14</sup>.

Une lettre d'Alain Badiou, après lecture d'*Œdipe sur la route*, met le doigt sur le « désir d'être femme » de l'écrivain :

« Trouveras-tu trop intime que je te dise que tout le livre est animé par ce que je n'arrive pas à nommer autrement qu'un désir d'être femme ? Je le vois à ces calmes figures dorées de femmes, qui sont comme les haltes de notre voyage en toi, mais que balancent les héroïnes plus aiguës, Antigone d'abord (ton livre aurait aussi bien pu s'appeler Antigone), la reine ensuite. Dans le triplet de la mère bienfaitrice, de la fille forte et fidèle, de l'hystérique obscure et inspirée, tu dessines une féminité totale, qui équivaut presque à l'humanité tout

---

<sup>8</sup> - H. Bauchau, *Op. cit.*, Le 17 octobre 1996, p.473. Voir aussi : « Antigone maintenant s'est éloignée, le cordon ombilical est coupé. C'est une œuvre qui m'est en grande partie mystérieuse [...] Pourquoi avoir choisi un mythe grec et si souvent traité ? Pour moi ce n'était pas un mythe, Antigone est une des rencontres de ma vie et j'ai vécu son histoire comme une histoire présente.

Tout cela s'est évanoui, ne reviendra plus, nous sommes, comme Antigone dans la grotte, entrés en solitude. » (p.509, 30 juillet 1997).

<sup>9</sup> - H. Bauchau, *Op. cit.*, p.95.

<sup>10</sup> - Pietro Citati, né à Florence en 1930, a, entre autres, publié *La Lumière de la nuit* (1996), traduit en français et édité chez Gallimard en 2000. Actuellement en livre de poche.

<sup>11</sup> - H. Bauchau, *Op. cit.*, pp.238-239.

<sup>12</sup> - « Tu as bien vu, écrit-il à Paul Willem, qu'Œdipe ne peut plus mourir, il disparaît parce que nos yeux sont trop faibles, son mystère et son aventure se poursuivent. C'est à Antigone qu'il laisse le poids de sa mort. Antigone continue à me hanter. Je voudrais la faire parler au théâtre mais je ne sais pas si j'en ai encore la force » (p.36).

<sup>13</sup> « Confusément, par instants, je pense à Antigone. Elle est proche et elle est loin, j'ai envie de commencer à l'écrire et pour le moment je n'en ai ni le temps ni la force. Je m'efforce de demeurer en contact avec elle, avec ce que j'ai déjà perçu un peu et avec ce qui, je le pressens, pourra surgir » (p.129).

<sup>14</sup> - « Il y a à travers les siècles une fraternité de ceux à qui Antigone est Chère. Mon frère aîné qui, à près de quatre-vingts ans, monte en été chaque jour dans les Alpes avec son troupeau m'écrit : « Antigone, on l'aime en secret comme Clios » (p.14).

entière, et c'est au regard de cette totalité qu'Œdipe, si intérieur et incalculable soit-il, transforme son éternité en errance »<sup>15</sup>.

Et quelques pages plus loin, cet aveu d'amant :

« Dans un point plus profond, plus secret de moi-même je pense sourdement à ma chère Antigone. Je progresse peut-être dans l'amour que je lui porte, dans la connaissance que j'ai d'elle »<sup>16</sup>.

C'est ensuite en creusant sans cesse le sens du destin d'Antigone qu'il permet au lecteur de comprendre en profondeur son choix : l'œuvre d'Œdipe accomplie, Antigone, elle, n'a pas fini sa route, elle doit agir encore sans se poser la question de l'impossibilité de réussite de sa mission : « elle soutient les droits du tragique en face du non-sens ou du pullulement de sens de la parole [...] tout un travail poétique encore obscur s'effectue en moi sur le nom d'Antigone »<sup>17</sup>.

Par ailleurs, de nombreux passages font allusion à cette présence-absence d'Antigone ou la développent : par là même, l'écrivain fait comprendre le lent processus de maturation qui se réalise :

« Antigone m'habite confusément. Quand je m'éveille la nuit, je la vois souvent apparaître mais le matin il ne me reste que des images disloquées. Qu'importe pour peu qu'elle soit encore en moi. Agissante, ne laissant pas de traces conscientes mais d'autres plus profondes qu'il faudra exhumer le moment venu »<sup>18</sup>.

Le 5 janvier 1992, la décision semble prise puisqu'il note : « Je crois que l'heure est venue pour mon roman sur Antigone. Il faut que je le commence sans hésiter dès demain »<sup>19</sup>.

Et après avoir noté, de façon lapidaire le 24 janvier : « Antigone ne peut donner que ce qu'elle est », le 26 janvier surgit le poème :

« Antigone  
Sans homme  
Sans enfants, sans maison  
Sans pleurer

Quand la cage  
Devient l'oiseau »<sup>20</sup>.

Et cet accomplissement de l'écriture du roman scande les pages « j'ai vraiment commencé » puis « je suis dans le sillon de l'œuvre » et plus loin : « c'est une entreprise de vie », « Antigone s'est imposée à moi »<sup>21</sup>. Réfléchissant au passage de la 3<sup>ème</sup> personne à la 1<sup>ère</sup>, H. Bauchau développe :

« Antigone, peu à peu, m'est devenue si proche dans les mots – dans les mots et les maux – que la distanciation du « elle » m'a paru factice et finalement impossible.

---

<sup>15</sup> - H. Bauchau, *Op. cit.*, p.65.

<sup>16</sup> - H. Bauchau, *Op. cit.*, p.91.

<sup>17</sup> - H. Bauchau, *Op. cit.*, pp.81-82. Et p.85, le 10 mars 1991 à Myriam Watthée : « Je lui dis qu'Antigone hante toujours mes pensées et que j'espère écrire sur elle et ses frères. Antigone et ses frères, je m'étonne de cette formulation. Je sens qu'elle est juste et indique qu'Antigone, après Œdipe, a continué à vivre en moi et est en train d'évoluer dans une direction que j'ignore encore »

<sup>18</sup> - H. Bauchau, *Op. cit.*, p.98.

<sup>19</sup> - H. Bauchau, *Op. cit.*, p.134.

<sup>20</sup> - H. Bauchau, *Op. cit.*, p.137.

<sup>21</sup> - H. Bauchau, *Op. cit.*, Respectivement aux pages 164, 172, 234.

Cela signifie-t-il que je me suis identifié à elle ? Je ne le crois pas. Cela ne tient pas, en tout cas, à la différence d'époque car pour moi, Antigone est un personnage du présent. Elle est présente dans notre passé, notre avenir, et surtout dans aujourd'hui. Ce qui a empêché l'identification, c'est que tout en la sentant très proche, je n'ai jamais cessé de percevoir en elle le mystère de la femme pour l'homme. Pour suivre Antigone, pour la comprendre, j'ai fait appel à la part féminine qui existe en moi comme en tout homme qui ne se contente pas de développer son ego. J'ai fait appel aussi, dans *Antigone*, à la part virile existant en elle comme en toute femme. En me relisant, il me semble voir que j'ai poussé Antigone, comme le fait la société occidentale actuelle pour beaucoup de femmes, vers une certaine image androgyne. Je le constate sans me souvenir de l'avoir voulu... »<sup>22</sup>.

Ainsi, comme l'explique l'écrivain, les personnages se construisent à l'intérieur même du créateur. C'est véritablement une gestation et non une représentation puisée à l'extérieur. Cette gestation, l'écrivain doit y consentir pour donner « la pulsion d'amour » qui permet à une œuvre juste de naître<sup>23</sup>.

## *Antigone et Ismène*

### *\* La « propre parole » d'Antigone*

L'androgynie serait donc cet échange dynamique du Féminin et du Masculin entre créateur et créature. On retrouve une parenté certaine avec la démonstration subtile de Virginia Woolf dans *Une chambre à soi* quand elle remarque, lisant une jeune romancière de 1928, qu'elle a écrit en oubliant « qu'elle est une femme, si bien que ses pages débordent de ce curieux caractère "sexuel" qui ne se manifeste que lorsque le sexe n'a plus conscience de lui-même »<sup>24</sup>.

Et, quelques pages plus loin, elle énonce, en une formule si diversement interprétée depuis :

« Il est néfaste d'être purement un homme ou une femme : il faut être femme-masculin ou homme-féminin [...] (On) doit pouvoir s'abandonner et laisser son esprit célébrer ses noces dans l'obscurité »<sup>25</sup>.

Le roman équilibre ces manifestations de féminité et de masculinité en ce qui concerne Antigone.

Du côté du féminin, le second chapitre du roman lorsque Clios l'accompagne sur la route de Thèbes, est à la fois un hymne à la féminité d'Antigone et retour sur le choix qu'elle a fait, la première fois, qu'elle a été en face de Clios, et qui leur a enlevé à jamais la possibilité de vivre leur « amour démesuré » :

« Contre toute raison, toute espérance, l'objet d'amour a été terrassé par le père et c'est à un vaincu que, grâce à moi, (Édipe a accordé la vie [...] il y a un nouveau silence où nous revivons ce que notre passé commun a eu d'incomparable et de mutilé »<sup>26</sup>.

Avec et face à Clios, Antigone est pleinement femme, de même qu'avec Hémon : l'un dans la violence de la passion, l'autre dans la douceur de l'admiration.

---

<sup>22</sup> - H. Bauchau, *Op. cit.*, pp.499-500.

<sup>23</sup> - H. Bauchau, *Op. cit.*, p.107.

<sup>24</sup> - *Une Chambre à soi*, Denoël, 1977, p.139. (Ouvrage publié à Londres en 1929, *A Room of One's own*).

<sup>25</sup> - *Op. cit.*, p156.

<sup>26</sup> - Henry Bauchau, *Antigone*, roman, Actes Sud, 1997, rééd. Babel, 1999, (notre édition de référence). Les citations : p. 31 et 34. Tout le chapitre III est à relire, « Antigone ne se retourne pas ». Avec et face à Clios, Antigone est être de désir.

Avec ses frères, par contre, Antigone manifeste plus sa masculinité, particulièrement avec Polynice chez lequel elle se rend en revêtant, comme parfois sur la route, avec Œdipe, un costume masculin ; puis surtout dans la scène d'une grande violence de la tentative de viol et du combat de leurs mains :

« Polynice, après tant de combats et d'actions amoureuses, a une telle confiance dans les pouvoirs de ses mains qu'il n'imagine pas que je puisse résister. Quand ses mains se heurtent à mes mains de pierre, il ne peut croire l'obstacle infranchissable. Il redouble de désir et d'effort sans voir que c'est en lui renvoyant sa propre force que ma statue le contraint sans hâte mais de façon irrésistible à plier devant moi »<sup>27</sup>.

Victorieuse, dans cette lutte qu'elle aurait voulu éviter, Antigone redevient, quelques instants plus tard, protectrice et guérisseuse, remettant en place les mains qu'elle a malmenées.

Plus loin, à Thèbes, du côté d'Étéocle cette fois, l'archer Antigone (fonction qui ne connaît pas le féminin) bande ses forces pour se dérober à l'ordre de Vasco : la lutte qui les met aux prises lui révèle, encore une fois, son ambivalence comme celle de son partenaire et la fusion possible du masculin et du féminin :

« Je sens, avec une surprise affreuse, que son corps est devenu un corps de femme qui suscite en moi un corps d'homme, le corps meurtrier qui pourrait sauver Étéocle. Ce corps m'enserme avec amour, nous formons ensemble un grand corps androgyne et la voix amoureuse de Vasco me persuade : Sauve Étéocle. Sauve Étéocle et Thèbes.

Je refuse, je refuse, je cherche à m'écarter de Vasco, de son corps qui me pousse à la folie. Il résiste, il m'enveloppe d'une étreinte très tendre. Nous luttons, je suis la plus forte, je le repousse, il s'accroche à moi, il me semble que je subis un viol affreusement doux. Je le frappe, il tombe, il a perdu la partie, je saisis l'arc »<sup>28</sup>.

Cette androgyne est sa marque d'exception. Elle explique et complète les caractéristiques que nous avons dégagées avec nos trois premiers extraits du *Journal* : son affirmation de liberté ne peut avoir cette force que parce qu'elle est liée à sa virginité (notre première caractéristique). Cette ambivalence explique l'action qu'elle a sur les hommes qui l'aiment, la haïssent, la côtoient, tentent de la protéger :

« Antigone revient à Thèbes, sa seule présence est un révélateur. Elle trouble Créon et les dirigeants de la ville. Elle force Étéocle et Polynice à tenter de se comprendre. Elle agit sur K. et provoque chez Hémon un amour véritable »<sup>29</sup>.

Mais elle a également cette action hors norme sur les gardes, sur les Anciens du Conseil, sur les hommes quand elle mendie. Si la masculinité est présente dans chaque femme comme la féminité dans chaque homme, Antigone a développé la sienne tout au long des dix années de son « initiation » sur la route : la filiation se définissant par rapport aux « modèles » masculins peut porter des fruits. Et on ne peut que souscrire à la suggestion d'H. Bauchau : « Plus que son amour filial envers Œdipe c'est la liberté de pensée et d'action d'Antigone qui est importante pour notre époque »<sup>30</sup>.

Elle peut alors devenir « la fille éternelle » à la fois digne d'être un fils, un frère et de représenter la mort de chacun. Le 30 décembre 1990, H. Bauchau écrit : « La mort

---

<sup>27</sup> - H. Bauchau, *Antigone*, op. cit., p.163.

<sup>28</sup> - H. Bauchau, *Antigone*, op. cit., p.245.

<sup>29</sup> - Henry Bauchau, *JOURNAL d'Antigone (1989-1997)*,p.130-131.

<sup>30</sup> - Henry Bauchau, *JOURNAL d'Antigone (1989-1997)*,p.308-309.

d'Antigone. Je sens que je dois m'en approcher, que c'est le moyen le plus sûr d'approcher ma propre mort qui me demeure toujours aussi incroyable, aussi lointaine »<sup>31</sup>.

Antigone est le mystère de notre devenir.

*\* Une sororité active*

Pourtant il reste, dans ma tentative de percée dans le féminin, quelque chose qui n'est pas satisfaisant et qui ne suffit pas à comprendre ce qu'André Molitor a écrit au romancier, après *Œdipe sur la route* : « Ton livre remplit les vides de la légende »<sup>32</sup>. Le troisième extrait que nous avons isolé insistait sans ambiguïté sur le « Non » d'Antigone. Mais il ne me semble exister que par rapport au « Oui » d'Ismène et c'est sur ce couple sororal que je voudrais finir.

Si en écrivant le roman d'Antigone, H. Bauchau lui a donné toute l'épaisseur d'un personnage romanesque, a fait d'elle un « héros problématique », situé dans un temps et un espace magnifiquement connus et restitués, il a conjointement donné épaisseur au personnage d'Ismène qui a si peu de poids, en règle générale. Et peut-être qu'avec elle, il innove plus qu'avec Antigone. En même temps l'Ismène de Bauchau permet d'éclairer autrement son Antigone.

La « leçon » d'Ismène qui peut aussi se transposer dans tant de situations, c'est que l'héroïsme est plus facile à tenir que la résistance au quotidien qui accepte les compromissions pour assurer la survie. C'est bien une énergie de chaque jour qu'Ismène déploie, cette « énergie douce » - expression dans notre premier extrait -, qui est inappropriée pour désigner Antigone. Ismène vit, elle est apte au bonheur, elle fait les gestes qu'il faut quand il le faut, elle dit ce qu'il faut entendre, elle est présente et active sans jamais être dominatrice, ni en paroles ni en silences.

H. Bauchau creuse les caractéristiques déjà attribuées à Antigone depuis son émergence dans l'Antiquité. Il ne lui enlève rien de sa grandeur et de son obstination, de cette sorte d'héroïsme naturel. Il y ajoute une humanité et des explications de ce qu'elle est : amour frôlé et refusé, jeune fille soignante/berger/archer, elle est aussi artiste puisqu'elle a le don de sculpter. On le sait, on nous le dit mais la seule fois où on la voit en action, c'est dans une création partagée avec Ismène. Cette sororité créatrice est le joyau du chapitre VIII qui porte le titre de « Monologue d'Ismène ». En fait ce sont les récits d'Ismène qui font revivre le passé, la mémoire et qui guident les mains de sa soeur :

« Que tes doigts sont souples, calmes, détendus et tes outils tenaces pour travailler la matière opaque et résistante du bois mais les mots que je travaille pour toi sont une matière encore plus dure. C'est en eux que je découvre la Jocaste de Polynice que tu attends »<sup>33</sup>.

Elles sont toutes deux créatrices non pour rivaliser mais pour conjuguer leurs efforts pour faire naître l'œuvre ; elles sont solidaires et unies, elles oeuvrent dans le même sens contrairement à leurs frères qui ne sont que dans le heurt et la compétitivité.

---

<sup>31</sup> - Henry Bauchau, *JOURNAL d'Antigone (1989-1997)*, p.70.

<sup>32</sup> - Henry Bauchau, *JOURNAL d'Antigone (1989-1997)*, p.37. Il s'agit ici d'*Œdipe sur la route* mais Bauchau reprend ces phrases au début de son Journal quand il doit sans cesse se convaincre de la nécessité de poursuivre avec le personnage d'Antigone.

<sup>33</sup> - H. Bauchau, *Antigone*, op. cit., Tout ce chapitre est à relire. Citation, p.118.



Une autre marque d'Ismène est l'image furtive, donnée par trois fois, de son couple. A la fin de ce chapitre VIII :

« Arrêtons maintenant, Antigone, ne poursuis pas sans moi. Il est tard, on m'attend et, à cause de toi et des jumeaux, je vais m'en aller à demi délirante et pas du tout prête au bonheur ni au plaisir »<sup>34</sup>.

Puis lorsqu'Antigone découvre qu'elle est enceinte ; enfin lorsqu'elle est emmenée par son compagnon alors qu'Antigone hurle « Non » pour la sauver, elle et l'enfant qu'elle porte<sup>35</sup>. Plusieurs fois, au cours du roman, elle a affirmé qu'elle n'était pas héritière de la folie des siens. Et si elle est là pour voir sa sœur emmener par les gardes, elle est « très droite, très belle, seule au milieu de la ville terrorisée », dernière image que nous gardons d'elle.

Porteuse d'une sororité active, elle est le « oui » à la vie et le « non » à un certain héritage auquel Antigone n'a pas su/voulu se soustraire. N'est-elle pas alors – plus qu'Antigone – « un modèle de ce que pourrait être une pensée, une éthique, une action féminine délivrée des modèles masculins qui pèsent encore tant sur les femmes », modèles de sacrifice, d'héroïsme et d'héritage à porter contre la violence, la compétition et la mort ? La conjugaison du Féminin et du Masculin m'apparaît alors plus porteuse de vie et d'avenir que l'hymne à l'androgynisme Antigone.

---

<sup>34</sup> - H. Bauchau, *Antigone*, op. cit., p.120.

<sup>35</sup> - H. Bauchau, *Antigone*, op. cit., Cf. p.318 et 319.